

## **CE MÉTIER QU'ON FAIT À LOISIR**

Patrice Heems  
Professeur des écoles spécialisé  
École Pierre et Marie Curie, Fresnes-Sur-Escaut

### **JEUDI 24 AOÛT, 07H25**

Je me réveille en sursaut. J'ai à peine dormi. J'ai passé la nuit à faire mentalement des listes : « Ne pas oublier ci... Penser à ça... Surtout ne pas oublier de téléphoner à... » Je me lève doucement pour ne pas réveiller C. qui dort encore, la bienheureuse, et je me mets en route pour l'école : je boirai mon café là-bas !

Ouvrir la grille puis le volet roulant, enlever l'alarme, ouvrir la porte de couloir. Je n'ai pas mis les pieds ici depuis un mois. Drôle d'odeur dans le bureau. Pas franchement agréable au petit matin cette atmosphère de cave humide.

Au boulot ! Tant que c'est encore possible, je vais essayer de ne pas mélanger mes deux métiers. Je vais jouer au directeur pendant une heure ou deux puis j'irai dans ma classe pour me mettre à jour dans mon métier d'instituteur spécialisé. Dès que la rentrée sera passée, je sais que la stricte séparation des tâches ne sera plus possible avec le téléphone qui sonne pendant la classe pour un oui, pour un non (« Allô ! Je suis bien à l'école Pierre et Marie Curie ?... ») ; « Mme R. assistante sociale à l'UTPAS de Condé, je souhaiterais parler au directeur... » ; « M D. des Éditions Milan Presse, je souhaiterais parler au directeur... » ; Secrétariat du Maire, je souhaiterais parler au directeur... ») et les rendez-vous avec les parents ou les réunions du RASED pendant le temps de décharge de classe normalement consacré au travail de direction.

Vers 9 heures je vois arriver K. avec une énorme caisse débordant de cahiers. Trois minutes pour se faire la bise, se dire que les vacances se sont bien passées, et que, oui, il faut bien s'y remettre et chacun repart dans sa classe. Pendant une heure je tente de mettre à jour les dossiers individuels des élèves en pestant contre le retard accumulé toute l'année dernière. Vers 10h00, arrivée d'A., avec un grand panier. La bise, bonjour, les vacances se sont bien passées ? Et oui il faut s'y remettre.

À 11 heures je repars à la maison. Je ne reviendrai pas avant demain. Zut alors, c'est les vacances tout de même. Quand je rentre, je trouve C. devant l'ordinateur occupée à fabriquer des exercices avec les prénoms de ses futurs CP.

– Bonjour, tu travailles ?

– Oui mais j'arrête. C'est les vacances tout de même !

### **DIMANCHE 3 SEPTEMBRE, 18H00**

Nous rentrons de la braderie de Lille, contents de notre chasse. Le sac est lourd d'une trentaine d'albums. Il faudra acheter une nouvelle caisse pour les ranger.

### **MARDI 5 SEPTEMBRE, 17H30**

Nous sommes tous dans la classe d'A., sauf T. qui est parti tout de suite après les cours pour éviter si possible les bouchons à l'entrée de Lille. Débriefing de soir de rentrée. Soupirs collectifs : « Ça va, ils ont l'air gentil ! » Et pourtant nous savons tous que d'ici une semaine on ne parlera plus que de leur manque d'attention, de leurs bavardages en classe et des bagarres en récréation. Mais pour l'instant tout nouveau, tout beau ! Je me renseigne auprès des collègues de CP. Ont-ils déjà repéré des clients pour moi ? Pour les CE1, je commencerais les évaluations individuelles jeudi matin. Il faut que je me sauve pour aller chercher C. à son école : elle n'a pas la clé de l'alarme et doit donc être sortie avant le départ des femmes de ménage à 6 heures.

### **MÊME JOUR, 21H00**

C. et moi nous sommes au restau, histoire de « fêter » la rentrée. On discute de l'école, encore et encore et encore...

On passe une excellente soirée, comme on les aime.

Tout à l'heure, je le sais, au lieu de dormir, je me repasserai inlassablement le film de la journée et puis je ferai mentalement des listes « Ne pas oublier ci... Penser à ça... Surtout ne pas oublier de téléphoner à... »

### **MERCREDI 6 SEPTEMBRE, 09H00**

Je fais ma quatorzième rentrée au « village d'enfants SOS » de Marly. Cinq heures par semaine, le mercredi matin et le jeudi soir j'y donne des cours particuliers à des enfants en difficulté scolaire. Ce sont des enfants qui ont été retirés à leur

famille pour être placés provisoirement ou définitivement dans cette structure d'accueil particulière où les fratries peuvent continuer à vivre ensemble, dans une maison individuelle de la cité sous la responsabilité d'une « mère SOS. » L'équipe des éducateurs, la psychologue, le secrétariat, les salles de réunion se trouvent pour leur part dans la « maison commune » où j'ai mon petit bureau.

Chaque année au mois de juin, surtout depuis que je suis devenu directeur, je me dis que je vais arrêter le travail au village. Parce que je deviens vieux, parce que c'est fatigant, parce que j'aimerais bien profiter un peu de mon mercredi matin. Et chaque année je reviens. Essentiellement parce que j'aime beaucoup cette forme de relation pédagogique impossible à établir dans le cadre de l'école. J'apprends beaucoup de choses, en travaillant ici, sur la façon dont un enfant construit peu à peu son savoir. Le « village » c'est un peu mon « laboratoire pédagogique. »

## **JEUDI 28 SEPTEMBRE, 16H50**

Je suis dans ma classe avec la maman de B. et de M. Ils viennent tous les deux d'entrer au CP bien que B. soit plus âgé d'un an. Il a été maintenu une année de plus en grande section de maternelle en raison de son immaturité. Elle est la première maman que je reçois cette année pour parler des difficultés scolaires de ses enfants. Il y en aura beaucoup d'autres. Je déteste ces moments là. J'essaye d'y aller doucement mais il faut bien dire les choses :

– B. a beaucoup, beaucoup de difficultés vous savez ? Bien sûr il fait tout ce qu'il peut (*là, je mens un peu*), il fait beaucoup d'efforts ! (*Là, je mens beaucoup ! Je suis bien obligé de constater que B., découragé par la difficulté, se laisse un peu vivre en classe.*)

– Pourtant à la maison il lit bien. C'est parce qu'à l'école il doit être bloqué. (Le blocage, c'est-à-dire l'angoisse provoquée par l'école en général, ou par la maîtresse qui ne « sait pas le prendre », ou encore par la méchanceté des autres enfants qui frappent ou qui se moquent, c'est l'explication la plus répandue chez mes parents d'élèves pour expliquer les difficultés d'apprentissage. Mon diagnostic est très différent mais ce n'est pas le moment d'en parler. Pour l'instant, j'ai juste besoin que la maman de B. et de M. prenne conscience qu'il y a problème.)

– Il lit bien parce que ce n'est pas encore très difficile ce qu'on lui donne à lire et qu'il apprend par cœur la phrase qui est dans son cahier (« *Dans la classe il y a des filles et des garçons. Marjorie est une fille, Mattéo est un garçon.* ») Mais ce n'est pas vraiment de la lecture. Vous savez, c'est très difficile d'apprendre à lire et pour B. il faudra du temps. Bien sûr on va l'aider le plus possible. Si vous êtes d'accord je vais le prendre une heure tous les jours dans le groupe de soutien. Et puis (*Là, j'attaque le gros morceau*), j'aimerais que le psychologue scolaire lui fasse passer des tests et nous donne son avis.

– Mon fils, il a pas besoin de psychologue, il est pas fou.

– Non, non, c'est pas ça, le psychologue scolaire, c'est juste un instituteur comme moi, qui a reçu une formation pour faire passer des tests aux enfants, pour qu'on comprenne mieux ce qui ne va pas et qu'on puisse mieux les aider.

– Bon moi je veux bien, si c'est pour son bien, mais je sais pas si son père voudra. (*Aïe ! Le papa je le connais, avec ce qu'il me reste à annoncer, je pressens les gros problèmes*)

– Bon, je vais vous demander de signer une lettre, c'est une demande à la « Maison Départementale des Personnes Handicapées » pour que B. soit vu par le psy.

– Mais il est pas handicapé, B. !

– Non, bien sûr (*si sans doute hélas ! Et à mon avis il faut envisager une orientation en IME<sup>1</sup>.*) C'est juste que c'est là qu'il faut écrire parce que c'est là qu'est le bureau du psychologue (*menteur, menteur !*) mais ça n'a rien à voir. (*Je vous jure, celui qui a eu l'idée brillante de centraliser toutes les demandes d'orientations spécialisées dans un organisme qui s'appelle « Maison des Handicapés », il n'a sûrement jamais eu à ramer en face d'une maman pour lui faire accepter un simple bilan psy !*).

– Bon d'accord. Et pour M. ça va ? (Nous y voilà ! En fait, je sais bien que la maman de B. et M. est prête à accepter mon discours sur B. parce qu'au fond elle ne l'aime pas beaucoup. C'est brutal et c'est dur à admettre mais c'est comme ça ! Dans sa tête, c'est malheureusement clair, M. c'est un ange et B. c'est un enfant dont elle « ne vient pas à bout ! »)

– Et bien en fait non, pour M., ça ne va pas très fort non plus. Elle a aussi beaucoup de difficultés et je voudrais bien qu'elle aussi soit vue par le psy. (*Au fond je ne vois pas pourquoi je fais tout cela, il n'y a plus qu'un psy pour trois postes dans la circonscription et il y a de fortes chances que je ne le vois pas de l'année !*)

Il faut que j'ouvre ici une petite parenthèse. J'admets, j'avoue, que je me suis livré ici au mensonge et à la manipulation. Ce n'est pas par facilité ou par malveillance. Ce n'est pas non plus par ignorance : je connais parfaitement les textes qui encadrent l'exercice de mon métier et notamment la loi du 11 février 2005 « pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées » qui définit les missions des « Maisons départementales des personnes handicapées » (MDPH). Comme professionnel et comme fonctionnaire, je me dois de respecter cette loi et je le fais. C'est mon travail. Seulement voilà, il y a B. et il a la maman de B. C'est aussi mon travail de ne pas les traiter simplement comme des « cas ». Parfois je me dis qu'il vaut mieux y aller doucement et arriver au but que de foncer comme une brute en se drapant dans une position soi-disant « professionnelle », froide et impersonnelle. Avec la maman de B., il faudra prendre du temps, éviter les malentendus, si nécessaire faire appel à l'aide d'un autre professionnel, plutôt que d'annoncer : « Je pense que votre fils présente une déficience intellectuelle, il a des droits et vous aussi : appelez la MDPH ! » J'ai le sentiment que ce travail sera long et compliqué et qu'il est parfois urgent d'attendre... J'en ai d'ailleurs la preuve très vite :

---

1. L'IME, Institut Médico Éducatif, accueille les enfants présentant une assez importante déficience intellectuelle. Dans l'échelle des dispositifs, c'est la structure qui vient après la CLIS qui est une classe spécialisée dans une école ordinaire.

### **VENDREDI 29 SEPTEMBRE, 16H30**

Arrivée furieuse du papa de B. et M. : « C'est vous qui avez dit que mes enfants c'étaient des handicapés ? »

Ouh là, ça ne va pas être facile...

### **MERCREDI 11 OCTOBRE, 17H00**

Courses à Carrefour. Dans l'allée des yaourts, je croise la maman de D. Elle me parle de son fils : « Il fait beaucoup de progrès hein ? Il lit bien maintenant ! » Alors j'explique doucement à la maman de D. que ce n'est pas tout à fait comme ça que je vois les choses, que, non, D. ne sait pas encore vraiment lire (Oh que non !) mais que c'est vrai, il fait des efforts. J'invite la maman de D. à venir me voir un de ces soirs à l'école pour que je lui montre deux ou trois choses qu'elle pourrait travailler avec lui à la maison. Elle ne viendra pas, je pense. Au fond, la maman de D. n'a pas trop envie d'entendre mon discours beaucoup moins optimiste que le sien. Je ne peux pas lui en vouloir.

### **VENDREDI 17 NOVEMBRE, 18H30**

Réunion de la « cellule de veille » du « dispositif de réussite éducative » (le DRE) dans la grande salle du conseil de la Mairie de Fresnes. Il y a là des représentants du Centre Communal d'Action Sociale, le médecin scolaire, des représentants du centre de loisirs municipal, le coordonnateur du Réseau d'Éducation Prioritaire, des représentants des associations périscolaires locales, un thérapeute familial, le mandataire du GIP (je ne sais pas trop ce que c'est que le GIP mais je sais que c'est lui qui donne les sous pour financer les actions du dispositif) et des enseignants. Je suis là à la fois comme instit spécialisé, directeur d'école et représentant du Musée Vivant des Enfants. Je suis extrêmement réticent vis à vis de ce dispositif qui même s'il repose au départ sur une bonne intention (réunir toutes les personnes concernées par l'éducation, la santé ou les loisirs des enfants de la commune afin de chercher des solutions concertées pour les situations les plus difficiles), conduit naturellement à concentrer les énergies sur le cas de cinq ou six familles au détriment, j'en ai peur, d'actions de prévention beaucoup plus générales. Mais bon, ce dispositif existe, il a déjà permis de résoudre pour certains de mes élèves des problèmes avec lesquels je me débattais depuis parfois des années (les nécessaires lunettes de L., l'absentéisme chronique de M.), alors je continue d'assister aux réunions mensuelles. Ce soir je parle d'A., de son comportement déroutant, de l'attitude fort négative de la maman, de la difficulté à gérer en classe un enfant qui se prend pour Spiderman, qui chante, qui crie, qui joue, qui décide de ce qu'il doit faire ou ne pas faire dans le travail qu'on lui donne, bref qui est tout sauf un élève. Sa maîtresse est en train de craquer, brandit la menace de démissionner si on ne fait rien (j'ai bien peur, d'ailleurs, que pour elle, faire quelque chose ne consiste qu'à mettre A. ailleurs, n'importe où : hôpital psychiatrique, CLIS, IME... N'importe où mais pas dans sa classe. Ça me choque mais je suis bien obligé de faire avec ! Voilà pourquoi A. passe la majorité de son temps dans ma classe

même s'il n'a pas besoin d'aide pédagogique (A. sait parfaitement lire et écrire) ou dans la classe de sa maîtresse de CP de l'an dernier qui arrive à relativement le contenir. Je suis là pour demander de l'aide parce que le « droit commun » ne fonctionne pas. A. n'a pas été vu par le psychologue scolaire malgré les demandes faites depuis trois ans. Il ne peut pas être suivi par un maître G (chargé normalement des rééducations en milieu scolaire) parce que cela fait dix ans que personne n'a été affecté sur le poste de maître G dans notre secteur. Et parce que la maman ne fait pas les démarches, il n'est pas question d'un suivi extérieur à l'école.

Le thérapeute familial me parle de la « clinique de concertation » et me tend une brochure. Se réunissent en clinique de concertation les « professionnels directement concernés » par un enfant qui les « déconcertent » et des « professionnels non directement concernés » (médecin psychologue, travailleurs sociaux, thérapeute familial etc) qui apportent leurs expériences et leurs conseils. Ces réunions sont animées par un prof de l'université de Louvain mandaté par le DRE. Pourquoi pas ? De toutes façons il faut bien faire quelque chose pour ce gamin. Vers 19h30 la réunion se termine sur un rendez-vous pour la prochaine réunion de la fameuse « clinique. » Il ne reste plus qu'à obtenir l'autorisation pour ma collègue et moi de nous absenter un mardi matin pour, tout compte fait, nous rendre à une très coûteuse consultation privée afin d'évoquer le cas d'un de nos élèves.

Je suis à la maison à huit heures moins le quart. C. n'est pas contente. Normalement nous aurions dû aller faire les courses : il n'y a plus rien dans le frigo.

### **MERCREDI 6 DÉCEMBRE, 15 H 30**

Réunion du comité de rédaction de la revue « Recherches », dans une petite salle au premier étage de l'IUFM de Lille. Tout le monde n'est pas là. Il devient de plus en plus difficile de trouver un mercredi après-midi par mois où aucun de la douzaine de membres du comité n'a d'obligation professionnelle.

On discute un moment des problèmes de frais d'envoi, d'imprimerie et de stockage des numéros pas encore vendus et puis on passe à l'essentiel : de quoi allons nous parler dans les numéros à venir ? Comme d'habitude, je n'ai aucune idée, sûr que je suis d'avoir fait, depuis la dizaine d'années que j'écris, le tour de ce que j'ai à raconter sur mon métier et mes élèves. J'écoute les autres : il y a celui qui connaît quelqu'un qui a écrit sur le sujet et qui aurait sûrement des choses à dire, il y a celle qui n'écrira pas mais que si elle écrivait parlerait de... Des colères, des malentendus et puis, malgré tout ce sentiment que j'ai toujours que nous sommes tous à peu près d'accord sur la façon de penser l'école... Et chacun de proposer sa petite pierre à l'édifice. Ça va bientôt être mon tour. Je n'ai toujours pas d'idée à part peut-être un petit truc tout nul qui n'est certainement pas un sujet d'article mais qui m'est venu en entendant quelqu'un parler d'un de ses élèves qui... Je propose timidement. Tiens ils ont l'air de trouver ça intéressant. Bon !

Je sais maintenant que, pendant les trois mois à venir, cet article va me tourner dans la tête, que j'en construirai peut-être le début en rentrant de la réunion en voiture, que j'y réfléchirai dans le bus de la cantine, que j'en chercherai désespérément le titre le soir avant de dormir. Il se construira doucement,

douloureusement jusqu'au moment où, enfin, parce que l'urgence de l'échéance m'y obligera, j'allumerai l'ordinateur pour l'écrire. Il s'ajoutera aux autres, à tous ces petits bouts de métier racontés dans la douleur qui m'ont aidé à construire un semblant de réflexion professionnelle et permis d'avoir, en classe, un vague sentiment de maîtrise.

### **MERCREDI 27 DÉCEMBRE, 16H00**

Petite virée à deux à Paris pour C. et moi, comme on aime à le faire à chaque vacances. On traîne dans les rayons de la librairie Gibert Jeune, à Saint Michel. Évidemment on s'attarde près des albums. Surtout ne pas craquer...

J'ai été sage : je n'en ai acheté qu'un. Je suis sûr que les mômes vont l'adorer.

### **JEUDI 25 JANVIER, 22H30**

Une soirée comme tant d'autres. Je suis rentré de l'école à une heure impossible. J'ai trouvé C. à l'ordinateur en train de préparer sa classe du lendemain, (moi, je refuse de travailler à la maison : je reste à l'école jusque six heures ou j'y vais le dimanche matin, mais à la maison je ne peux pas !) On se raconte un peu notre journée. Elle me dit qu'elle est crevée, je lui dis que je n'en peux plus. On se fait du bien en parlant chacun de ce collègue qui nous énerve par ses jugements insupportables sur les élèves ou leurs parents (ça tombe bien on en a chacun un !) On se prépare vaguement à manger en discutant de D., d'A., de M. ou de B. qui ont fait ci, qui n'ont pas su faire ça... Une petite pause pour vaguement choisir ce qu'on ne regardera pas à la télé parce que de toutes façons la discussion reprendra, à propos de la maman de S., qu'il faut que C. voit absolument, à propos du psychologue scolaire que l'on n'arrive jamais à rencontrer. On parle de l'école, on rit à cause de l'école, on grince des dents à cause de l'école. Et puis, enfin soulagés d'avoir vider notre sac, on pourra commencer à parler d'autre chose. Et puis éteindre la télé qu'on n'a pas regardé, lire tranquille enfin, laisser retomber la tension et aller se coucher.

### **DIMANCHE 28 JANVIER, 23H00**

Rien fait de la journée. Je me suis levé vers 9h00. J'ai joué à la guerre contre l'ordinateur pendant une heure ou deux et j'ai gagné (J'en suis bêtement content !) J'ai préparé le repas, copieux : mes fils passent le week-end chez nous, pas question d'un encas sur le pouce. Après le repas, une grande balade pour voir comment va l'hiver. Guitare avec le grand pendant une heure ou deux. On a mangé des crêpes, on a regardé un film très nul et maintenant, au lieu de dormir, je pense à tout le boulot en retard que je m'étais promis de faire aujourd'hui. Oh et puis zut ! Un petit cachet et dodo !

## **JEUDI 8 FÉVRIER, 18H15**

Le conseil de cycle se termine. On vient de passer une heure de discussion animée à propos des évaluations. C'est drôle, ces réunions commencent toujours une lamentation collective sur l'épuisement général mais sont, malgré tout, très productives. C'est peut-être l'épuisement général qui donne à chacun l'envie d'aller rapidement à l'essentiel. J'ai le souvenir d'autres temps et d'autres écoles où les réunions professionnelles se diluaient dans de longues digressions stériles quand elles ne viraient pas à la discussion privée. Ici, l'idée que ces réunions doivent être avant tout efficaces fait consensus. J'aime ça !

## **DIMANCHE 25 FÉVRIER, 15H00**

Déjeuner chez ma mère où l'on fête quatre anniversaires d'un seul coup. Mon frère et ma belle-sœur sont bibliothécaires, ma sœur travaille à la Sécurité Sociale, ma mère était cadre éducatif dans un lycée. On aime la musique, le cinéma, la lecture. On pourrait parler de n'importe quoi... On parle de l'école. C'est bizarre ça, je n'ai aucun avis sur la Sécu. Je ne sais pas trop quoi penser de la gestion d'une bibliothèque municipale mais tout le monde a toujours un avis sur l'école, sur comment il faudrait faire classe, sur les méthodes de lecture... Est-ce qu'il y a d'autres métiers qu'il faut défendre comme celui-là à chaque réunion de famille ? Est-ce qu'il y a d'autres métiers qui suscitent autant d'idées toutes faites, de rumeurs sans fondement. Est-ce qu'il y a d'autres métiers où il faut sans cesse expliquer qu'il y a certes des avantages (« Oui, c'est vrai, on a deux mois de vacances... ») mais que c'est quand même un métier, fatigant, difficile, contraignant, comme tous les autres métiers.

## **JEUDI 29 MARS, 17H45**

Je rentre de l'école à pied, il fait beau. Sur la route je croise la maman de D. qui me dit qu'elle est contente parce que D. fait des progrès, surtout en lecture. Je n'ai pas le courage de la contredire alors je lui dis que, oui, D. fait vraiment de son mieux et qu'on y est presque.

## **DIMANCHE 29 AVRIL, 09H00**

Avec le printemps, le temps des braderies est revenu. Et avec lui la chasse à l'album.

## **LUNDI 23 JUILLET, 21H30**

C. et moi regardons couler la Loire, un verre de Saint Nicolas à la main, en mangeant du chocolat. Il fait doux. Qui de nous deux à parler le premier de l'école ? Ce n'est pas moi, je le jure ! Cela faisait bien huit jours que je n'y pensais plus.



Drôle de métier qui ne s'arrête jamais. Parfois je rêve d'une pointeuse qui marquerait clairement la fin du temps de travail. Parfois je rêve de m'en f... de ce métier, de ces échecs ressassés, de ce sentiment permanent d'urgence, de ce travail jamais fini (j'aurai fini quand ils sauront tous lire !) Mais après tout, peut-être que si j'étais devenu menuisier (quand j'étais petit, je voulais être menuisier parce que je trouvais le mot joli) je n'aurais jamais su poser le rabot.

Je ne voulais pas être instituteur. Je n'ai jamais rêvé de cela. Petit, je n'ai jamais joué à l'école. Pendant mes deux ou trois premières années j'ai fait ce travail sans goût, en espérant pouvoir faire autre chose, en me débattant avec des problèmes de gestion de classe. Et puis c'est venu, tout doucement. Et ça ne s'arrête plus.

J'adore ce boulot. Il me bouffe la vie, mais après tout, je ne sais rien faire d'autre.